



La Cie Aital, couple d'artistes franco-finlandais, vit *Pour le meilleur et pour le pire*, sur la piste comme dans la vie.
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

LES MILLE ET UNE FACETTES DU CIRQUE CONTEMPORAIN

Le festival Cirqu'6 vient de refermer ses portes à Aarau. L'occasion de brosse quelques traits d'un art au spectre infini, en pleine évolution en Suisse

CÉCILE DALLA TORRE

Reportage ▶ Le cirque Bar-num a fermé ses portes à New York en mai dernier, rendant leur liberté aux éléphants qui ont fait sa légende en 146 saisons. Autre grosse machine, les Knie sillonnent toujours la Suisse, même sans leurs éléphants. Preuve que le cirque traditionnel et ses numéros «classiques» savent toujours flanquer la frousse, subjuguant l'humain mis en danger par l'animal.

A l'autre extrémité du curseur, le cirque d'auteur ou cirque contemporain, affranchi de la ménagerie, connaît un essor fulgurant, multipliant les esthétiques et les médiums en quête d'audace et d'inédit. Les Zimmermann et de Perrot – menant chacun une carrière solo –, James Thierrée et autres têtes d'affiche, qui ont marqué les esprits par leur poésie et leurs facéties, demeurent en bonne place dans le star system; tandis que nombre d'artistes, compagnies et festivals suisses désormais répertoriés appartiennent à un système, lui, plutôt en quête de reconnaissance.

Des bûches, méticuleusement empilées, trônent sur l'une des deux scènes de l'immense halle qui abrite le festival Cirqu'6 d'Aarau («6» pour «6^e édition») – il s'est tenu du 16 au 25 juin. C'est l'unique matière qu'utiliseront Claudio Stellato et ses trois acolytes dans le spectacle *La Cosa*, hormis leur propre corps, un peu plus tard dans la journée. Mais on vient tout juste d'arriver au festival. Il fait soleil. L'ambiance est décontractée. On sirote de grands verres d'eau sous l'auvent de la cour. Roman Müller, circassien et directeur artistique, nous fait visiter la Alte Reithalle, bâtisse gigantesque qui se dresse avec fierté sur une dizaine de mètres de haut et septante-cinq de long, à deux pas de la gare non loin de l'Aar. Un ancien manège militaire datant de la fin du XIX^e siècle.

Ballet aquatique

Roman Müller se souvient des grands moments des éditions passées, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice, qui devrait être bientôt rénové. En 2015, l'Allemand Jorg Müller, peinture du jonglage, formé au Centre national des arts du cirque (CNAC) en France, où il s'est établi, avait fait sensation dans son ballet aquatique défiant les lois de l'apesanteur. Avec sa pièce *C/O Nous tube*, il s'était plongé dans les eaux transparentes d'une colonne de plexiglas posée dans la cour, au pied de la halle.

Cette année-là, dans les murs du bâtiment, porteurs et voltigeurs, eux, multipliaient les prouesses physiques et artistiques dans *Face Nord*, observé depuis les gradins d'un dispositif quadri-frontal. Conjonction insolite de deux univers. L'an passé les incroyables Anglais de Gandini juggling ont jonglé sur les notes du Philharmonique d'Argovie. «On a la chance de pouvoir proposer des formes expérimentales et de rompre avec les attentes du public. C'est pré-

cisément ce qu'il recherche», pointe Roman Müller pendant la visite de cet espace encore vide de spectateurs l'après-midi.

L'Argovien revient sur ses terres après avoir pas mal tourné en Suisse, à Vidy notamment, et à l'international. Il connaît bien le milieu. «Tout est encore à construire dans le domaine du cirque contemporain en Suisse, en pleine évolution», relève-t-il, un secteur encore plus «jeune» que la danse et le théâtre contemporains.

La jolie bourgade d'Aarau, chef-lieu du canton d'Argovie, de l'autre côté de la barrière de Röstli, entre Berne et Zurich, compte environ 20 000 habitants. Ici, le langage circassien, qui est avant tout celui du corps – parfois aussi celui du texte –, défie les frontières, et pas seulement géographiques. Le cirque contemporain flirte allègrement avec la danse ou le théâtre, s'inscrivant volontiers à leurs côtés dans les «arts de la scène», vocable qui brouille à juste titre les limites poreuses entre les disciplines.

Le registre du cirque, lui, brosse un spectre très large, voir infini, le pari étant d'innover et de renouveler les formes à chaque création, quelque soit l'appui du corps – mât chinois, trampoline, fil, balle, tissu, masse, texte, musique, magie ou un autre corps. L'audace et l'inédit priment sur les numéros préétablis, les circassiens cultivant leur registre bien à eux, repoussant toujours plus loin les limites physiques. Yoann Bourgeois, Kaori Ito, Johann Le Guillerm: autant d'artistes af-

«On a la chance de pouvoir présenter des formes expérimentales»

Roman Müller

franchis du nom d'une compagnie, qui livrent avant tout leur propos d'auteur – les deux premiers appartenant au monde de la danse.

Part du gâteau français

Aujourd'hui, Roman Müller se démène pour pérenniser son festival international en Suisse alémanique. Un événement désormais biennal, qui grandit à vue d'œil, drainant la crème du cirque international, et multipliant les initiatives avec les formations locales – la fanfare municipale d'Aarau cette année, le Philharmonique d'Argovie l'an passé.

«Cela fait 15 ans que je travaille dans le cirque en Suisse, mais je n'ai joué à Aarau qu'en 2013. C'est là que l'idée d'un festival a vraiment germé.» L'artiste, dont le diabolisme est l'objet de prédilection parmi ceux qui peuplent souvent ses spectacles, y avait présenté *Arbeit*, à la jonction entre l'humain, l'objet et la machine. A la tête de la compagnie Tr'espace, Roman Müller est aussi vice-président de ProCirque, l'association faitière des professionnels des arts du cirque créée il y a quatre ans.

Son président, et metteur en scène, Stefan Hort, entièrement bénévole comme le reste du comité, veille aussi au bon déroulement de la manifestation. Il nous accueille et nous introduit dans le petit local face à la Reithalle, qui fait office de billetterie et de bar. Jean-Michel Guy s'apprête à présenter les arts du cirque contemporain, dans le cadre

... d'un colloque destiné aux artistes et rédacteurs culturels. *Le Courrier* était invité à y participer vendredi dernier, au même titre que les artistes internationaux inscrits à l'atelier Watch & Talk animé par Stefan Hort.

Auteur et metteur en scène, Jean-Michel Guy est enseignant-chercheur et ingénieur de recherche en sociologie auprès du Ministère français de la culture (lire encadré). Il est venu parler d'un sujet qu'il connaît sur le bout des doigts. Sa vision montre à quel point la politique d'Etat en France a permis de dynamiser le secteur, qui enregistre aujourd'hui plus de 500 compagnies. Guère étonnant qu'elles soient largement représentées à Cirqu'6, qui en comptait cinq sur la douzaine invitées, tant locales qu'internationales. «La part du gâteau français est énorme, constate Stefan Hort. Les compagnies françaises sont toujours en surreprésentation, mais la Finlande n'est pas en reste. Chaque année, on compte au moins une compagnie ou un artiste finlandais dans le festival.»

Du côté du voisin suédois, l'université de Stockholm est l'une des premières au monde pour se former aux arts du cirque et suivre une filière de doctorat. En matière de cursus et de conditions de création, les discussions dans le cadre de l'atelier Watch & Talk ont mis en évidence des disparités dans le secteur. «En Suisse, la durée moyenne de résidence d'un artiste de cirque est de huit semaines, dans le meilleur des cas. En France, elle est de vingt-trois semaines. Ailleurs dans le monde, on oscille souvent entre les deux», note Stefan Hort. A l'inverse de la France, dotée de dispositifs et de soutiens affirmés, où l'offre de lieux de création a généré un véritable appel d'air pour les professionnels, la Suisse manque cruellement d'espaces d'entraînement et de moyens.

Ballet pour sacs plastique

17h30. On se dirige vers la gare, où le spectacle, gratuit, est destiné à tous. La jeune troupe du Cirque Chnopf, qui tourne sur les routes suisses, enchaîne les numéros «classiques» d'acrobatie dans *Panik*. Formée de jeunes professionnels et d'amateurs, elle est basée dans la région de Zurich. A Bâle, une troupe fonctionne aussi sur le même principe. Parmi la dizaine d'artistes en herbe que l'on retrouve derrière leur instrument, une jeune cirassienne évolue sur un fil, les garçons sautant allègrement du trampoliné jusqu'en haut du mur, d'où ils surplombent les spectateurs avec adresse.

On se rend ensuite au Stadtmuseum d'Aarau, tout près du cœur du festival formé par la Reithalle, ses bars extérieurs et son chapiteau de 350 places. Là, se joue *L'Après-midi d'un joehn (version 1)*, ballet insolite pour sacs plastique s'agitant au gré des ventails disposés autour de la piste. Ceux-ci sont réglés dans l'instant par un comédien, au son de *L'Après-midi d'un faune* de Debussy.

Cette courte pièce de la Compagnie Non Nova séduit par la simplicité des

matériaux utilisés autant qu'elle bouscule par sa forme métaphorique. On verrait en effet dans l'arrivée du grand bonhomme en plastique rayé au milieu des autres plus petits, et d'une seule couleur, le signe d'une menace pesant sur l'humain et un questionnement sur l'altérité. A la tête de la Cie, Phia Ménard s'est inspirée d'une étude de l'université de Munich sur l'influence des vents, en l'occurrence le «foehn», sur nos comportements (suicidaires).

Duo improbable

Pendant ce temps, dans la Reithalle, quatre hommes en costume taillent des bûches à la hache, les empilent pour bâtir des sculptures de bois ou se les lancent dans un jeu très physique de déconstruction. *La Cosa* mobilise quatre stères de bois, soit environ 1600 tronçons de ligneux. La pièce, qui a reçu le prix du meilleur spectacle de cirque en Belgique la saison passée, a beaucoup tourné dans le monde – elle sera à l'affiche du Théâtre Forum Meyrin cet automne.

Retour au camp de base pour découvrir un duo totalement improbable, qui marie à la ville comme à la scène une acrobate finlandaise époustouflante, fine et menue, et un colosse français jouant les machos sur scène. *Pour le meilleur et pour le pire*, du Cirque Aïtal, célèbre l'alliance entre un homme et une femme qu'on croirait partis en vacances à la plage dans leur Simca rouge. On oscille pourtant entre des numéros de portée et de main à main ultra-maîtrisés sur la piste, et de grandes engueulades maritales qui se trament dans la voiture. Ou l'art de faire de sa vie privée une vraie parodie pleine d'humour.

La pièce est aux antipodes de *Par le Boudu*, qu'on découvre quelques minutes plus tard au Theater Tuchlaube, au centre-ville. Dans son seul en scène théâtral, le Français Bonaventure Gaccon, en clochard et clown triste, s'inspire du personnage de *Boudu sauvé des eaux*, incarné à l'écran par Michel Simon dans le film de Renoir, lui-même tiré de la pièce de René Fauchois (1919).

On est saisi par l'âpreté d'un propos d'autant plus inattendu qu'on associe souvent à tort le cirque au rire. Ici, l'hilarité n'est en tout cas pas déclenchée par le numéro d'équilibriste joué en rollers par un personnage au nez rouge. Tout simplement parce qu'il doit se frayer un chemin entre des bris de verre et un couteau de cuisine, et qu'il relève d'avantage du monstre créé par la solitude et la misère sociale que de la figure de l'amuseur.

Dans l'architecture urbaine, près d'une terrasse d'un bar de la ville, la jeune artiste valaisanne Tania Simili – formée à l'Ecole supérieure des arts du cirque de Bruxelles – marie deux disciplines: le tissu aérien, le long duquel elle s'arrime, et la masse. Deux spécialités qui lui servent à fendre le vide d'un cône métallique ajouré (en forme de pot de fleur inversé) par la magie du geste. 1

www.cirquarau.ch



La jeune équipe du Cirque Chnopf dans *Panik*, installée sur le parvis de la gare d'Aarau. Ci-dessus, *La Cosa*. DR

«La machine cirque est marche»

Formation ▶ Les jeunes cirassiens suisses démarrent souvent la pratique comme un loisir, dans l'une des nombreuses écoles du pays ayant développé des formations (pré)professionnalisantes, pour la plupart sans aucun soutien. Stefan Hort évoque «le travail d'une vie», accompli par Sophie Albasini, directrice de l'Ecole de cirque Zöly, à Charrat, en Valais; ou celui d'Yvette Chalande, à Thônex, avec le Théâtre-Cirque.

Rares toutefois sont les artistes suisses ayant pu entrer sur le marché professionnel après avoir suivi des formations similaires. La plupart sont passés par l'étranger, le pays ne disposant pas de formation supé-

rieure établie, soutenue par les pouvoirs publics.

Le «Message culture» 2016-2020 de la Confédération n'intègre toujours pas le mot «cirque», d'où le manque de reconnaissance et de moyens d'un secteur traînant la patte derrière la danse et le théâtre. Pro-Cirque a déjà entamé des pourparlers avec la Manufacture de Lausanne – Haute école des arts de la scène, dans l'idée d'intégrer une formation de type Bachelor dans son cursus. Au sein de Pro Helvetia, un expert indépendant est en charge du cirque contemporain (Sandro Lunin, directeur artistique du Zürcher Theaterspektakel à Zurich). «La machine cirque est

en marche», confie Stefan Hort, qui se félicite de deux avancées: la Société suisse des auteurs (SSA) décernera sa première bourse de recherche et de développement d'œuvres de cirque en 2018, pour promouvoir l'innovation dans l'écriture cirassienne.

Et le premier répertoire du cirque suisse, qui recense une centaine de compagnies, écoles, salles et festivals, vient d'être publié par ProCirque. Parmi les festivals voisins, le Zirkus de Winterthur, qui se tient en septembre, et le Festival plusQ'île de Bienne en juin, fraient dans les mêmes eaux contemporaines. **CDT**
www.procirque.ch

Cirque actuel vs théâtre social?

Histoire ▶ Lors du colloque organisé par le festival Cirqu'6, on a exploré la notion de «cirque contemporain» avec le spécialiste français Jean-Michel Guy. Celle-ci s'est imposée en France il y a une vingtaine d'années, lorsque le jongleur Jérôme Thomas lance en 1997 le premier «festival de jonglage et de cirque contemporain», à Malakoff, en région parisienne, baptisé «Dans la jungle des villes» en hommage à Brecht. Cette notion n'est toutefois pas usitée partout dans le monde. La pratique diffère du cirque social, très répandu en Amérique latine, qui a vocation d'intégration par les arts. «Il s'agit des actions menées dans les collèges, les prisons ou les hôpitaux. En Bulgarie et en Roumanie, on recense aussi beaucoup d'actions engagées dans cet esprit, au sens de théâtre social.»

La dénomination «cirque contemporain» a donné naissance en France à une politique d'état, qui a vu éclore un nombre de compagnies sans précédent, souvent passées par le Centre national des arts du cirque (CNAC) de Châlons-en-Cham-

pagne – centre de formation et de recherche créé en 1985 –, ou par l'Ecole nationale des arts du cirque de Rosny-sous-Bois. Au Brésil, par exemple, parler de «cirque contemporain» évoque une manière «contemporaine» de faire du cirque.

Chronologiquement, on parlait avant cela de «nouveau cirque», qui a marqué une première phase de renouveau au XX^e siècle, entre 1968 et 1995. En pionnier, le Cirque Plume a décliné les maîtres-mots «poésie, tendresse, bonheur et joie» sous son chapiteau. La compagnie a annoncé qu'elle présenterait bientôt son dernier spectacle. «On pourra dire que le nouveau cirque sera mort!», plaisante Jean-Michel Guy. A ne pas confondre avec le cirque «moderne», qui désigne un genre inventé en Angleterre en 1768, auquel les historiens préfèrent parfois le terme de «théâtre équestre». On y raconte des histoires par des acrobaties et des facettes clownesques, comme dans les pantomimes retraçant les épopées napoléoniennes. **CDT**